



Vera Seret

*A l'instant même
où l'on bouge*

roman

Vera Seret

À l'instant même où
l'on bouge

© Vera Seret , 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0588-3

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

BANQUISE

Elle avait une banquise à l'intérieur qui l'empêchait de sentir l'amour des gens pour elle. Il y avait une angoisse glaciale qui coulait dans ses veines, qui l'engourdissait de tout avenir et de toute chaleur humaine. Quelque chose de profond, profondément cassé, qui au moment de son arrivée dans la vie n'aurait pas été accueilli pour grandir comme il fallait. Une carence comme une violence, un retard impossible à combler après. Un manque, un vide d'existence. Un trou noir d'amour qui l'éteignait de dedans, lui bouffait toute confiance, lui figeait tout élan, tout espoir et envie de vivre sans le savoir.

Un gouffre qui petit à petit avait pris tant de place en elle, qu'il l'avait réduite dans le monde à ne jamais prendre la sienne.

Une programmation de la mort enregistrée dans les méandres de son esprit et la gracilité de son corps. Une malédiction non identifiée encore par son cœur en froid avec la vie, trop endolori. En stand-by depuis bientôt trente ans pour éviter d'être à nouveau touché, puis coulé définitivement.

Avoir peur était son fond d'écran. Peur du rejet, peur d'être abandonnée. Peur d'être jugée, mal jugée évidemment, tout le temps. Peur d'être cette chose dont on ne veut pas, que l'on tolère parce qu'on ne peut pas faire autrement, décevant. Cette silhouette qui erre sur la Terre en toute illégitimité, en s'excusant sans arrêt ou à l'inverse en essayant de briller. Peu importe la stratégie, le but étant de se faire accepter en attendant d'être jetée, bannie, fatalement.

Dans ses yeux, le monde était une planète interdite, étrangère, scintillant de lumières, s'abreuvant d'amitiés, vibrant de musique et de verres levés dans les cafés. Habitée par sept milliards d'âmes célébrant chaque fin de journée. Se donnant rendez-vous tous les lendemains pour recommencer. Ensemble riant, vivant, s'aimant... mais sans elle.

Si seulement à la fête des autres elle était invitée.

Si seulement leurs cœurs, leurs continents pouvaient vers elle dériver. Venir réchauffer son morceau de glace. La prendre dans leur cercle d'amis. Et lui faire une place, parmi.

De sa banquise, elle sentait bien quand même qu'elle n'allait pas pouvoir continuer à mourir comme ça encore très longtemps. A ce régime-là sans sel, sans rien ni lien, sans estime d'elle, elle n'avancerait plus très loin et surtout ne trouverait jamais la force de danser.

De se tenir debout. De se dresser sur la pointe de ses rêves et de déployer ses ailes.

D'être enfin belle, elle.

Son souffle coupé, son ventre noué, cette boule de larmes en pierre dans sa chair savaient que de ne pas vivre pour de vrai, elle en mourrait. Qu'elle en mourait déjà et qu'elle allait devoir faire le choix de revenir au monde.

Ou pas.

*Il faut avoir un CHAOS en soi
pour accoucher d'une ÉTOILE qui danse.*

Friedrich Nietzsche

TICKET

—... Sinon non, rien de spécial. J'ai eu une enfance très heureuse.

Elle ne sait pas vraiment ce qu'elle fait là. Elle va bien, toujours. Elle sourit, la preuve. Même quand elle est triste, même si elle a mal ou si elle a peur, elle fait semblant et congèle la douleur. Ses émotions et ses sentiments, tous ces messages de respect du dedans. À la place elle réfléchit, tout le temps. C'est sa protection anti-échecs donc anti-jugements.

Elle ne sait pas pour quelle raison elle a pris le ticket, accepté de bouger de ce qui constitue sa vie, sa façon de penser, de son quartier. Des quelques relations dans lesquelles elle sait comment se comporter, ce qu'elle va ressentir, répondre ou dire. Comment elle va s'habiller, séduire et à tous les coups s'en sortir. Elle ne sait pas ce qui l'a poussée à se lever de son canapé dans le onzième arrondissement de Paris, pour prendre le métro jusqu'à ce fauteuil en osier dans le dix-septième. Jusqu'à ce petit bureau mais dont elle sent l'espace infini, la possibilité de se perdre, de ne plus rien contrôler planer dans l'air et l'accueillir.

La cueillir.

Peut-être parce qu'elle a beaucoup parlé, pleuré puis perdu ces derniers temps.

Peut-être parce qu'elle a cessé d'espérer ce qu'il ne lui donnerait jamais.

Peut-être parce qu'elle l'a quitté et qu'il a fini par s'en aller d'elle lui aussi. Par ne plus insister. La zapper.

Et la zapper c'est la tuer, la faire disparaître d'un cœur où elle avait consenti à se blottir, dont elle avait fait sa raison d'être aimée. Sa caution, sa maison, l'autorisation d'habiter la vie, la planète. C'est lui reprendre l'amour et les clés du monde tout entier, son droit d'être. La zapper c'est l'éteindre car c'est la juger inintéressante, inutile et chiant, puisque tout jugement sur elle est un jugement dernier.

C'est ce qui arrive quand l'autre est par défaut plus beau, plus fort, supérieur. Quand l'herbe est plus verte ou qu'il fait plus chaud dans un autre

cœur, tu m'étonnes, que sur sa banquise à elle.

Mais ça, elle ne le voit pas. Il n'y a pas de miroir pour voir à l'intérieur de soi. Il n'y a pas de haut-parleurs pour mieux s'entendre ni d'autoroute qui mène à l'âme et ses vagues. Au soleil.

Enfin croit-elle.

Il y a juste cette femme assise en face d'elle. Pour qui elle a franchi le pas qui transforme le vide en mouvement. Le passé en présent déjà, instantanément. Qui sépare Bastille de la station Ternes comme le noir de la lumière.

Elle réalise soudain qu'elle est assise dans l'un de ces moments de la vie, très peu nombreux finalement, qui arrêtent le temps, mettent fin à une ère, une boucle, un avant que l'on est prêt à quitter inconscient et flippé. Un instant tout neuf qui marquera la chronologie de son histoire, dont elle se souviendra pour toujours comme si elle y était.

Car elle y est ! À nue et ancrée, ses vertèbres pointues et les os de ses fesses essayant de se caler dans les trous du rotin. Perdue dans l'espace sans ses repères et ces politesses, ces *il faut* qui, dans ce petit bureau, ne servent plus à rien. Sans pouvoir penser, s'étayer pour impressionner la galerie d'une pirouette de l'esprit. Sans galerie, sans pression, sans savoir encore que ce calme-là, cette non-obligation de briller pour ce que l'on est ou que l'on n'est pas est en fait le but, la source, la joie.

Elle n'oubliera jamais cet instant parce qu'il n'y a plus de danger, rien à combattre ni à produire ou à éviter. Plus rien à faire de particulier, comme si le fond de l'air y était doux, y était vrai.

Elle se sent soulagée comme suite à une grande décision, quand on ne peut plus reculer et qu'on l'a fait exprès. Quand avancer devient moins grave que de rester figé dans ce que l'on connaît, moins mortel que d'y retourner encore une fois. Quand on préfère ne plus avoir le choix.

Un premier rendez-vous avec elle-même dès lors inoubliable, en train de se graver dans un sillon naissant de son âme.

Une personne, elle qui n'a besoin de personne mais qui rêve d'être aimée par le monde entier.

Une présence qu'elle a laissée entrer dans son sas, sa marmite de

manques dans laquelle elle est tombée petite, pleine d'une potion pour elle contre-magique.

Elle l'a cherchée dans les journaux spécialisés, sur tous les sites les plus discrets. Pendant des mois, peut-être même des années, une trentaine à bien y regarder. À grelotter de l'absence de quelqu'un qui l'écoute, lui réponde, la comprenne. Même pas quelqu'un qui l'aime, faut pas déconner là quand même ! Cette option n'existe pas, c'est ce qu'elle croit, le vécu dur comme fer. Comme quand petit on croit au père Noël, mais à l'envers.

Elle a fini par la rencontrer dans un encadré à la dernière page d'un magazine de psychologie. Thérapeute mais pas que de la tête, des énergies aussi. Ça tombait bien parce que de l'énergie elle n'en a plus beaucoup depuis qu'elle est partie. Et que lui aussi. Depuis qu'ils se voient tous les jours mais sans se regarder. Depuis que dans les yeux du garçon avec lequel elle a vécu un million d'années, elle ne semble plus exister.

Au moins cette dame assise en face d'elle ne s'en ira pas puisqu'elle la paye. Au moins une personne dans son désert et sa guerre étouffée contre son ennemi juré, la solitude du jugement auquel elle ne cesse de se condamner, à qui se confier sans avoir peur de déranger puisqu'elle a acheté sa place pour une heure d'immunité.

Soixante minutes dans la semaine pendant lesquelles Madame M. s'occupera d'elle, ne la laissera pas tomber puisque c'est son métier. Quelques minutes de trêve pour sauver sa vie. Pour s'aimer comme, après son enfance très heureuse, ça n'est pas permis.

Assise dans l'autre fauteuil en osier, Madame M. n'a pas grincé d'un poil. Elle l'a écoutée d'un regard bienveillant, bavard d'amour. De cet amour inconditionnel qu'elle reconnaît malgré qu'il ne se soit jamais posé sur elle avant, luisant profondément de la connaissance des peurs et chagrins que rencontrent inéluctablement les êtres humains. Qui lui donne envie d'y plonger. De pleurer. Puis crier *ÇA N'EST PAS LA PEINE DE FAIRE SEMBLANT, JE CONNAIS !*

Le problème c'est tout ce qu'elle ne connaît pas.

Sa Terre est plate, son monde est froid. Elle ne sait pas lire les gens et sur les lèvres n'entend qu'un seul son, la même chanson de rejet depuis

vingt-neuf ans. C'est la seule langue qu'elle parle et qu'elle comprend. Elle est bête et tout le monde est méchant ! Elle ne croit en rien sauf le pire. Elle est incapable, elle est moche, elle n'a non seulement rien pour plaire mais même pas de quoi convenir. Au point de sourire telle une poupée toujours belle, bien coiffée, bien élevée sur son fauteuil de préjugés. Coincée entre arrogance et amabilité, obligée de paraître au lieu d'être... ce que Madame M. contemple pourtant déjà d'elle en attendant de lui montrer sa place et qu'elle la prenne. De lui réapprendre à danser. De lui révéler qu'elle peut puisque depuis toujours elle sait.

Mais l'heure est terminée. Elle va retourner d'où elle vient, de l'autre côté de Paris. Aux antipodes de ses réelles envies auxquelles elle n'a pas accès, pour l'instant, dans son esprit. Aucune connexion, même pas un rêve, un soupçon où elle puisse imaginer poser un jour un pied, un chausson. Elle va se replier, remballer ses idées, refermer cette parenthèse de possibles et s'anesthésier la soirée. Puis le lendemain, surtout le matin, quand se réveiller signifie ranimer ce vide qui lui bouffe le ventre, la vie qu'elle n'a pas, n'arrive pas à...

Mais qu'est-ce qu'elle va faire de tout ce temps sans amour si *on* ne la sauve pas ? !